

Fribourg-Baradero

De la fonction sociale d'une rencontre historique

Allocution prononcée par Francis Python, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg, à l'occasion du vernissage de l'exposition L'Armailli et le gaicho, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, le 23 mars 2000

Le commémorant n'est pas un nostalgique, c'est un militant de l'actuel (G. Sabatier e.a., "Le geste commémoratif", Lyon 1994, p.183). J'aime bien cette citation d'un chercheur français préoccupé de réduire le malaise que l'historien éprouve parfois devant la mode des commémorations. Encore faut-il savoir que veut dire militer et surtout pourquoi? Si l'actuel signifie le présent alors la formule fait écho à une pensée souvent répétée chez les historiens. L'histoire est toujours contemporaine écrivait Croce, et Lucien Febvre insistait plus solennellement encore: «C'est en fonction de ses besoins présents que [l'histoire] récolte systématiquement, puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort. Organiser le passé en fonction du présent: c'est ce qu'on pourrait appeler la fonction sociale de l'histoire.» (cité par O. Dumoulin, Marc Bloch, Paris 2000, p. 276).

C'est à partir de cette réflexion concernant la contemporanéité de l'acte historique que je m'interroge ce soir sur la signification profonde de cette remarquable exposition réalisée par l'Association Baradero-Fribourg et notamment par les historiens Ignacio Salaberry et Christophe Mauron qui en ont été les chevilles ouvrières. Que la communauté des colons, entendus comme fils et filles de colons, aient ressenti le besoin de cultiver leurs premières racines, de rassembler et de fixer les traces connues et inédites de leur passé, on le comprend aisément. C'est dans l'interaction entre conservation et oubli, au fil des générations, que se constitue précisément la mémoire, une mémoire collective en constante évolution et dont l'exposition saisit quelques reflets et quelques étapes. Elle nous émeut, embue nos yeux ou nous fait sourire en nous montrant la vigueur, la sincérité si ce n'est l'originalité, de ce patriotisme transplanté qui reflète notre helvétisme comme dans un miroir. On mesure mieux en parcourant cette exposition combien subtile est la dialectique du même et de l'autre qui se développe au gré des générations, combien douloureuse mais aussi combien volontaire, voire joyeuse parfois a été la transition entre le souci de conserver les traits du passé suisse et la nécessité de s'intégrer et de bâtir cette nouvelle patrie argentine à partir d'apports si divers. On cherche à comprendre ce qui subsiste comme folklore et nostalgie, ce qui s'est créé d'inédit dans l'affrontement ou l'harmonie des rencontres. Entre la volonté de se détacher, le travail du temps qui éloigne et le besoin de renouer s'étend toute une gamme d'attitudes qui débouchent sur l'acceptation et l'affirmation de l'altérité, sur la quête et la conquête d'une nouvelle identité.

Les générations en cause ont milité là-bas pour un présent qui leur soit supportable et pour un avenir qui devienne meilleur. Elles ont puisé dans leur passé, ou dans les représentations qu'elles s'en faisaient, ce qui leur était utile. Elles se sont montrées «progressistes» ou «conservatrices» comme le montre Ignacio Salaberry pour faire face aux défis de leurs nouvelles situations. Leurs recours à l'helvétisme a sans cesse évolué comme le constate Christophe Mauron, même si certaines images et certains rites donnent l'apparence de l'immuable. Du patriotisme exporté on saisit mieux parfois le caractère construit et volontariste, l'outil de cohésion aux mains des élites, la dimension sociale qui cherche à contrebalancer ou à camoufler l'âpreté de l'exploitation et de la compétition économique. Dans cette perspective on perçoit déjà les avantages d'une telle approche historique pour ceux qui sont restés au pays d'origine. Un miroir nous est tendu.

Mais au delà de cette utilité fugitive il reste à comprendre pourquoi nous trouvons notre compte à rappeler ces souvenirs, à resserrer ces liens. On peut évoquer des causes particulières ou accidentelles, des causes personnelles ou familiales, qui ont milité pour découvrir ou mieux connaître ce passé. On peut évoquer le charisme d'un historien communicateur, porteur de passions et d'émotions; les relais efficaces de talentueux journalistes; les capacités associatives et conviviales de cercles locaux et régionaux. Pour qu'il y ait échos et réponses chez les Fribourgeois et les Suisses du pays il faut que s'expriment encore des besoins plus profonds que le présent ne laisse pas dévoiler aisément. Car il y eut d'abord, hormis les réseaux parentaux et communaux activés, le déploiement d'un long silence séculaire qui s'est transformé en oubli relatif. Dans un canton qui a souffert longtemps et pratiquement sans remèdes d'une hémorragie de sa jeunesse et de ses forces vives il n'était guère à propos de rappeler des départs hors canton ou hors nation dont la misère souvent était la cause.

Est-ce pure coïncidence si c'est au moment où notre balance migratoire cantonale s'équilibre, au tournant des années 1960-70 que le regard historique s'impose hors de tout romantisme? La thèse de Martin Nicoulin sur Nova Friburgo paraît en 1973 et ses nombreuses rééditions indiquent un nouveau besoin qui se perpétue. Elle ouvre aussi la voie à une dynamique de découvertes et de rencontres aussi chaleureuses que jubilantes.

Cet engouement durable recèle-t-il quelques informations sur la manière dont nous assumons notre présent et notre avenir de Fribourgeois? L'historien l'affirmerait volontiers s'il n'était pas obligé de rester prudent et hypothétique tant la distance fait défaut.

Devenus plus opulents, sommes-nous redevenus plus fiers et plus respectueux d'un patrimoine humain et matériel que nous avons été incapables de préserver? Dans cet attrait qui ne se relâche pas pour la reconnaissance et l'échange de valeurs partagées au-delà des mers et du passé n'y a-t-il pas aussi l'aspiration à revivre, réellement ou par procuration, des aventures de dépaysement et de rencontres qui bousculeraient un quotidien trop organisé et balisé?

Sur un registre plus grave ne faut-il pas voir dans le dessein des organisateurs de ces rencontres et de cette exposition une volonté de conjurer chez des Suisses et des Fribourgeois repus et démographiquement fatigués, la tentation du repli et de la fermeture à l'heure où se joue l'avenir européen de la Suisse? Une volonté bien venue à l'heure où se brouillent nos repères identitaires et où se fait sentir toujours plus pressante la nécessité d'un partage plus équitable des ressources entre le Nord et le Sud.

Je laisse à chacun la liberté de se forger des raisons qui font de cette exposition une occasion aussi de réfléchir sur le présent et l'avenir d'une société qui hésite devant les exigences d'ouverture et de solidarité aussi nécessaires à l'individu qu'aux collectivités. Merci à nos cousins d'Argentine de nous tendre un miroir et de nous rappeler que toute approche historique a un sens actuel.

*Francis Python,
Professeur d'histoire*